

Sociologie clinique à l'ère planétaire
Ou comment être un agent d'historicité dans un monde hétérogène et globalisé

Dialogue avec Vincent de Gaulejac

Propos recueillis par Nelson Vallejo-Gomez

L'idée de *sociologie clinique* est devenue dès les années 1970 une sorte d'identité conceptuelle propre, qui a eu des échos ici et là, provoquant de l'intérêt chez ceux qui se trouvaient mal à l'aise dans leur discipline respective, parce que l'on n'y parvenait pas à y penser l'articulation individu/société, psychique/social, histoire personnelle/histoire sociale ; ce qui vient du sujet et ce qui vient des déterminations sociales.

La *sociologie clinique* s'est affirmée comme une méthodologie pour individus en quête d'équilibre face aux souffrances que provoquent les conflits provoqués par les appartenances à des filiations diverses. L'hypothèse qui est au cœur de cette méthodologie est proposée ainsi : « *L'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet* ».

Qu'en est-il aujourd'hui, en France et dans le monde, notamment en Amérique Latine, de cette démarche pluridisciplinaire, voire inter et transdisciplinaire ?

A la veille de son départ pour l'Argentine et le Chili, où il présentera la traduction et la publication en espagnol de son livre *Névrose de classe* (Buenos Aires, 2013), nous avons rencontré à Paris l'un des fondateurs de la *sociologie clinique*, Vincent de Gaulejac, professeur à l'université de Paris 7 – Denis Diderot, où il a dirigé le *Laboratoire de changement social*. La méthodologie, qui porte le nom à résonance pluridisciplinaire de *sociologie clinique*, est issue de ce laboratoire-lieu carrefour dans lequel se retrouvaient de nombreux psychosociologues iconoclastes et créatifs. Il s'agissait, à son origine, d'une équipe de recherche pluridisciplinaire, fondée dans les années 1970 par Max Pagès, afin de tenter de saisir les articulations économiques, politiques, idéologiques et psychologiques du pouvoir dans les organisations.

Vincent de Gaulejac est également l'un des membres fondateurs de *l'Institut international de sociologie clinique*. Pour ces publications et son parcours humain et professionnel, cf. : <http://www.vincentdegaulejac.com>

NVG – Cher Vincent, est-ce que dans ton laboratoire sont abordées aussi les questions de filiations dans la logique de la pensée complexe, à la manière de boucles conceptuelles rétroactives, notamment celle de la macro trinité conceptuelle *individu-espèce-société* (Morin, 1971) ?

VdG – Edgar Morin est certainement une référence centrale de la sociologie clinique. Dès les années 70, avec Max Pagès, nous évoquons l'idée d'une

problématisation multiple, de contradictions, de récursivité, de processus transversaux, à propos de l'analyse d'une multinationale, IBM, pour montrer comment ce système s'était construit au cœur des rapports entre individu, organisation et société¹. Dans *L'histoire en héritage* (Payot & Rivages, Paris, 2012), j'aborde la question : Comment l'individu devient-t-il, à partir de ses différentes filiations, dans un monde ouvert et globalisé, un *agent d'historicité*, un auto-producteur de sa propre histoire individuelle ? Dans un monde globalisé, traversé çà et là par tant de point de repères que les points cardinaux deviennent flux, voire incertains, le sens de vie pour l'individu, les liens à la tradition et à la modernité, tout cela devient urgent, indécidable, angoissant. Il faut alors comprendre que l'histoire de vie pour tout un chacun s'inscrit dans un mouvement dialectique existentiel, là où le sujet humain, confronté à des multiples déterminations sociales, familiales et psychiques, tente de trouver une unité et de donner un sens à son existence.

NVG - Mais nos prédéterminations ne semblent pas être que de l'imprinting social, il y a aussi de l'héritage cosmique, biologique. Nos métabolismes et métamorphoses conditionnant sont aussi physico-chimiques, anthropologiques, voire psychiques et poétiques. Il n'y a pas chez un individu que de l'héritage sociétal et/ou culturel...

VdG – J'ai surtout travaillé l'articulation psycho-sociale. Je ne suis pas allé du côté de la matière ou de la biologie, ni non plus du côté de l'organique ou de la création poétique, encore que tout cela puisse être identifié en filigrane dans une démarche de *sociologie clinique*.

NVG – Pour quelle raison ?

VdG – On ne peut pas tout faire. Je ne suis pas un Edgar Morin. Je n'ai pas cette capacité de synthèse. Il y a eu comme un renoncement à se porter sur le biologique dès le début. N'est-ce qu'une question de méthode ? Ou est-ce l'idée d'une pluralité de voies ?

NVG – Chez Morin, le biologique est en fait la condition vitale de l'espèce humaine, qui inclut aussi sa condition mammifère, soit une condition animale.

VdG – Je me suis intéressé davantage aux humains en société...

NVG – Tu veux dire que notre part d'animalité y est déjà constitutive ?

¹ M. Pagès, M. Bonetti, v. de Gaulejac, D. Descendre. Paris *L'Emprise de l'organisation*, (1979, rééd. 1992, 1998, 2008), en collaboration avec : PUF (rééd Desclée de Brouwer). *Traduction portugaise, 1987, Sao Paulo : Atlas.*

VdG – Soit, mais je n’ai pas exploré cette dimension-là. Il me semble que j’avais déjà suffisant à bricoler, moi, ma part de petite complexité.

NVG – On parlera plus loin de cette notion de sujet, telle que tu la conçois en *sociologie clinique*. Revenons pour le moment au syntagme *sociologie clinique*. Peux-tu nous rappeler sa genèse, ses catégories, sa méthodologie, sa théorie ? En quoi peut-on dire qu’il y va d’un apport substantiel pour comprendre le sujet imbriqué dans nos sociétés actuelles, leurs crises, leurs évolutions ou leurs mutations ?

VdG – Il y a un intérêt épistémologique et donc théorique à mettre en perspective l’analyse sociologique et la démarche clinique². La tension de ces deux termes est intéressante, tant la posture sociologique semble *a priori* éloignée de la sensibilité clinique qui se veut proche du vécu, des sentiments des affects, ouverte à la psychanalyse, à la question de l’inconscient, des émotions. Pour nous, le terme *clinique* ne renvoie pas à l’idée de soin – une société, ça ne se soigne pas – qu’à l’idée de « l’homme en situation » chère à Daniel Lagache. La *sociologie clinique* s’intéresse à la dimension existentielle des rapports sociaux, aux relations intimes entre l’être de l’homme et l’être de la société.

Dans notre groupe de recherche, il y a des anthropologues, des historiens, des gestionnaires, des économistes, des philosophes, des psychologues, des sciences de l’éducation, des sciences de la communication. Nous cherchons à rendre poreuses les frontières disciplinaires, à bousculer les cloisonnements théoriques, à articuler les différents registres disciplinaires, en un mot : à dépasser les impasses du freudo-marxisme, voire ceux du structuralisme.

Nous sommes proches des questions que se posait Enrique Pichon-Rivière, psychanalyste argentin d’origine suisse, qui disait en 1975 : « *Je pourrais dire que ma vocation pour les sciences humaines est née de la tentative de résoudre ce conflit entre deux cultures. En raison de l’émigration de mes parents de Genève au Chaco, j’ai été, dès l’âge de 4 ans, à la fois le témoin et le protagoniste de l’insertion d’un groupe minoritaire européen dans un contexte de vie primitive. Mon intérêt pour l’observation de la réalité trouve ses racines dans le mythe et la magie.* ». Il s’agit donc de constituer comme des « ponts » entre la psychanalyse et la sociologie, la psychologie clinique et la *sociologie clinique*.

Pour moi, au départ, il s’agit de réveiller un courant plus au moins minoritaire, selon les pays et les époques, qui s’intéresse au vécu du sujet, à ce qui est devenu à la mode depuis d’appeler « sociologie de l’individu » ou « sociologie du sujet ». Et cela bien avant Alain Touraine.

² V. de Gaulejac, F. Hanique et P. Roche, *La Sociologie clinique, enjeux théoriques et méthodologiques*, Toulouse, Érès (2007)

NVG – Peux-tu nous préciser ce que tu entends par « *sociologie du sujet avant Alain Touraine* » ?

VdG – Parce que Touraine a beaucoup écrit sur le « retour du sujet », mais pour nous, le sujet n'était jamais parti.

NVG – Peut-être que Touraine parlait davantage de l'oubli du sujet en sciences humaines et sociales, à la manière d'un oubli métaphysique, comme dirait Heidegger de l'oubli de l'être dans la philosophie moderne et contemporaine. Il y aurait un oubli du sujet en sociologie.

VdG – En fait, le sujet avait été *plus combattu* qu'*oublié*, eu égard à l'idée d'un sujet libre, un sujet qui pense par lui-même, un sujet « autonome ». Une partie de la sociologie s'est construite contre l'idée de sujet en évacuant la subjectivité considérée comme un registre exclusivement psychologique. Le mérite de Touraine et de quelques autres est d'avoir réhabilité le questionnement autour d'un individu qui n'est pas seulement le jouet de déterminismes sociaux.

NVG – D'où, alors, le passage par l'existentialisme sartrien dans ta réflexion sur l'évolution épistémologique de la *sociologie clinique* ?

VdG - Sartre écrivait dans son célèbre roman *La Nausée* cette sentence impitoyablement binaire : « il faut choisir : vivre ou raconter ». Et pourtant, combien de gens *vivent en se racontant* et combien *se racontent pour essayer de vivre...* C'est-à-dire que si la question du sujet se pose en *sociologie clinique*, c'est parce qu'il y a de *l'as-sujet-tissement* ; et ceci me semble *premier*. J'ai abordé cette question dans le livre *Qui est « Je » ?* (Seuil, Paris, 2009). L'ouvrage traite de la question de la construction de l'identité individuelle dans les sociétés de l'hypermodernité, caractérisées par l'inconstance des ressources et des cadres sociaux à partir desquels les individus peuvent produire leur vie. Cela me semble en filiation directe également avec le cogito sartrien, à savoir : *l'important n'est pas ce que l'on fait de l'homme, mais ce qu'il fait de ce que l'on a fait de lui*.

NVG – Je dirais plus encore, si tu me le permets : qu'en est-il de la liberté du sujet dans cette perspective où *l'as-sujet-tissement* est au fondement premier ? Bien que ton idée d'un sujet dynamique et complexe, qui advient en se faisant et se défaisant, me **paraît** inspiratrice pour nommer le sujet contemporain ; un sujet dont **la** trame subjective nous rappellerait le « *faire et défaire, voilà l'affaire* » du poète Francis Ponge, ou le *tisser et détisser* d'une Pénélope...

VdG – Entre la position idéaliste et la position déterministe, on peut refuser de choisir en considérant l'individu comme le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet. La question du sujet se pose de nos jours en termes d'héritage, autrement dit, que fais-je ou ne fais-je pas de mon héritage ? Qu'en est-il de mes filiations familiales, théoriques ou idéologiques ? En effet, je cherche à sortir de la dialectique classique d'un sujet confronté à l'opposition binaire

déterminisme/liberté. Etre en opposition n'a pas de sens ou, si tu préfères, ne produit et reproduit que du même, de l'identitaire A=A. S'agissant du sujet, il y a, en fait, une dialogique permanente. On y retrouve de la pensée complexe, comme dirait Edgar Morin. La question ne me semble donc plus se poser en termes d'être ou n'être pas un sujet libre. L'être ou la substance de la Liberté n'est pas l'enjeu. A partir de là, l'enjeu pour un sujet consiste à comprendre les différentes dimensions de l'*assujettissement*. Par exemple, en reprenant les analyses de Pierre Bourdieu sur le « capital culturel » et le « capital social », et en considérant qu'ils sont à la fois des supports, des cadres et des carcans.

NVG – Dans cette dialogique constante des filiations en support, cadre et carcan, qu'en est-il de la compréhension, de la connaissance objective et du dépassement de cet héritage pour en faire à la fois de l'identité individuelle et collective ? En corollaire, qu'est-ce que l'identité pour la *sociologie clinique* ?

VdG – Pour ce qui me concerne, l'identité se construit au carrefour des contradictions qui traversent le roman familial et la trajectoire sociale d'un individu. Nous sommes tous multi déterminés, et c'est parce que l'ensemble de ces déterminations ne poussent pas toutes dans le même sens, que l'individu doit se construire comme un soi-même entre l'identité originelle, héritée, l'identité souhaitée, espérée, et l'identité acquise, celle qui le définit à un moment donné.

NVG – Voilà une belle définition de cette notion si difficile à saisir, identité : être donc à l'aise avec ses propres contradictions. Mais peut-être pas de trop, comme avertissait le précepte grec à Delphes : se connaître soi-même, mais pas de trop ! La question de la norme, de la mesure, se pose également.

VdG – Tu as raison : se pose également la question du jeu avec de la pluralité d'identités, par conséquent, la question des règles du jeu...

NVG – Par ailleurs, cette « cristallisation » dont tu parles prend-elle davantage une forme éthique, esthétique, métaphysique, épistémologique, psychologique, sociale ?

VdG – Pour moi, c'est une cristallisation des contradictions et des contraires au sens à la fois épistémologique et existentiel. Les enjeux de vie et de pensée sont entremêlés. Il y a la question consistant à penser comment se fabrique socio-historiquement l'individu et en quoi l'individu contribue à se fabriquer lui-même. Comment, en somme, l'individu utilise-t-il des éléments constitutifs de ce qui l'a fabriqué ? Comment se constitue-t-il, à travers l'hétérogénéité de l'héritage, de ses « références identitaires » ? Ces questions sont au cœur du projet des groupes d'implication et de recherches que j'anime régulièrement à ce propos³. On y vient travailler sur son identité « narrative », au sens de Paul Ricœur ; autrement dit, **sur**

³ V. de Gaulejac, Michel Legrand, *Intervenir par le récit de vie*, (2008) Toulouse, Érès.

le récit de soi comme outil de réflexion sur les *assujettissements* de son histoire personnelle. Il s'agit d'explorer l'hypothèse : l'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet. J'ai animé des groupes de ce type en Europe et en Amérique du sud, avec des collègues du Réseau International de sociologie clinique.

NVG – Peut-on dire que la *sociologie clinique* est une manière de faire de la psychanalyse par d'autres moyens, comme on dit de la politique en parlant de la guerre ? Ne vient-on pas marcher sur les « plates-bandes » de psychanalystes, voire leur enlever le sujet de leur théorie ou le pain de la bouche ?

VdG – Disons plutôt qu'elle se construit au carrefour de la psychanalyse et de la socioanalyse. L'enjeu était aussi épistémologique : la *sociologie clinique* interpelle la démarche psychanalytique, en ce sens qu'elle rappelle que la constitution de la psyché relève aussi du social. Les psychanalystes doivent sortir du « psychanalysme », selon la belle expression de Robert Castel. Le fonctionnement psychique est pour une part déterminé par les conditions sociales, familiales, historiques. Freud avait déjà montré que le psychisme était produit, pour une part, socialement. Il y a une articulation dynamique entre la scène de l'inconscient et celle de la conscience comprise celle-ci dans une dimension sociale.

NVG – Dans un monde exposé aux scènes multiples, ouvert à l'instantanéité du temps et de l'espace, moyennant Internet, il y a accès possible à la multiplicité d'inconscients, filiations, identités, cultures, à de l'hétérogénéité en interaction et successivité permanentes. Qu'en serait-il dans ces conditions de l'inconscient des individus pour la construction d'un « romain humain planétaire » ?

VdeG – Nous avons fait un colloque sur cette question, il y a quelque temps. Le fil conducteur était la question portant sur l'identité de l'individu hypermoderne⁴. Qu'en est-il du point de vue psychologique, socioculturel, historique d'un individu compris par excès ou par défaut ? L'individu hypermoderne est confronté aux nouvelles formes de psychopathologie. Ce n'est plus tant celles de l'hystérie diagnostiquée par Freud dans la Vienne du début du siècle dernier. Il s'agit maintenant de traiter les « passions limite », « borderlines ». Pour nous, il y a désormais tout un pan de la *sociologie clinique* qui cherche à comprendre les rapports entre l'intériorité et l'extériorité, entre le développement psychique et les transformations des sociétés, entre l'objectivité des conditions concrètes d'existence et le rapport subjectif à ces conditions.

NVG – Revenons un moment aux attendus épistémologiques et théoriques de la *sociologie clinique* –sachant que ce syntagme est le moins mauvais des termes pour dire l'objet de cette démarche. Peut-on considérer toutefois l'adjectif qui qualifie ici de

⁴ Nicole Aubert (sous la direction de), *L'individu Hypermoderne*, Toulouse, ÉRÈS, 2006.

clinique une méthode sociologique comme une manière de la rendre plus scientifique, plus objective, plus expérimentale ? Est-ce une manière d'aller prendre aussi du côté des sciences dites exactes ?

VdG – Loin de moi cette prétention-là, mais pour répondre à cette question, il faut revenir à Emile Durkheim. Celui que l'on appelle traditionnellement le « père » de la sociologie française cherchait une méthodologie rigoureuse et opératoire pour construire une théorie sociologique à caractère scientifique. Ayant Comte, Tocqueville ou Montesquieu dans son rétroviseur, Durkheim disait que, s'agissant de sociologie, il y avait des « *précautions à prendre dans l'observation des faits* », d'où la nécessité de se doter des « *Règles de la méthode sociologique* » (1858). Ces règles doivent permettre l'étude des interactions existentielles entre deux pôles : l'individu et la société. La première de ces règles, et « *la plus fondamentale* », précise Durkheim, est de « *considérer les faits sociaux comme des choses* », au sens phénoménologique concret, soit une sorte de résistance extérieure à l'idée et à la volonté. A l'époque, les courants positivistes et scientistes portaient ce type de théorie voulant faire des sciences humaines avant la lettre des sciences physiques. Il y a eu un débat et le Collège de Sociologie a tranché : « les faits sociaux ne sont pas de choses ». Cela voulait dire que le fait social est davantage qu'une chose, davantage qu'un objet, c'est aussi une construction, une interprétation, une élaboration subjective. L'on ne saurait aborder le social de façon simplement objective. Certes, Durkheim avait une intuition juste : celle de vouloir pour la sociologie une méthode rigoureuse et des règles à tester, mais l'on peut être rigoureux et objectif sans aller pour autant chercher ses paradigmes **soit** du côté du positivisme, de l'objectivisme, du fonctionnalisme, soit du côté de ces débats clivant des approches des sciences dures appliquées à l'étude des phénomènes sociaux, au vécu des individus.

C'est pour cela que je reviens toujours à Freud, que je considère comme un grand scientifique. Il fait de la science autrement. Il a une démarche clinique et qui n'est pas scientifique au sens médical de l'expérimentation. Je comprends très bien l'importance de la méthode expérimentale, mais la démarche clinique consiste à comprendre les phénomènes sociaux, en intégrant dans la compréhension sociologique classique la façon dont les gens les vivent et contribuent à les produire, donc au plus près du vécu des individus, des acteurs, des groupes, des institutions, etc. La démarche clinique est une méthode scientifique qui permet d'aller au plus profond de l'intériorité du vécu, de la subjectivité, et d'intégrer, dans l'analyse des phénomènes sociaux, l'analyse des émotions, des sentiments, des affects, des passions. Ce qui a été laissé pendant très longtemps aux philosophes ou aux psychologues, la *sociologie clinique* le reprend par l'analyse de la dimension existentielle des rapports sociaux en montrant comment chaque histoire est à la fois l'expression d'un destin singulier et l'incarnation de la société dans laquelle elle s'inscrit.

NVG – A quoi me servirait à moi, homme de peu, cette démarche de *sociologie clinique* ? Tout aussi bien pour cette intériorité ou vie intimité, pour la vie privée ou familiale et pour la vie civile ou publique...

VdG – On ne saurait répondre à cette question pour tout un chacun. Je constate néanmoins, depuis que j'exerce cette pratique, qu'il y a de gens un peu partout, en provenance de différentes couches de la société et de différents pays, qui sont prêts à s'y intéresser, voire à payer pour cela. Quand j'ai écrit mon livre *Névrose de classe*, qui traite la question de la trajectoire sociale d'un individu et des conflits d'identité qui en résultent, j'ai été contacté par un tas de gens qui me disaient « *je veux travailler avec vous, parce que je vis ce que vous racontez* »⁵. Je n'aime guère prendre la recherche du seul point de vue opératoire et utilitariste. Mais pour répondre à la question « à quoi sert la *sociologie clinique* », je dirais que cela peut servir un certain nombre de personnes à comprendre les conflits qui ont traversé leur histoire. J'appelle cela aussi une « clinique de l'historicité »⁶, c'est-à-dire : mieux comprendre d'où *l'on vient*, les contradictions et les épreuves du passé, afin de mieux comprendre les conflits du présent et pouvoir ainsi *se projeter dans un avenir différent*. Je le résume dans une formule en disant : *on ne change pas l'histoire, la seule chose que l'on peut changer, c'est la façon dont cette histoire est agissante en soi et pour soi*. Il y a des gens pour lesquels l'histoire est agissante d'une façon destructrice, inhibitrice, conflictuelle. D'ailleurs, cela ne veut pas dire de façon forcément *pathologique*. Divisés de l'intérieur par des référents contradictoires à l'occasion d'un changement de classe ou de culture – des habitus déchirés dirait Bourdieu - d'aucuns peuvent développer une symptomatologie proche de la névrose. Ces personnes ont le sentiment que notre méthodologie, notre pratique peut les aider à mieux comprendre leurs difficultés et leurs conflits d'identité. Cela étant dit, c'est au niveau de l'histoire du vécu de l'individu que se joue la syntaxe de chacun.

Depuis, j'ai développé un deuxième axe qui est la question relative aux difficultés, aux conflits, à la « souffrance au travail » ou à la « violence au travail ». C'est la question des « risques psychosociaux » dans nos sociétés en crise. Il y a un certain nombre de personnes qui viennent en ce moment me voir parce qu'elles se trouvent en difficulté par rapport au travail, soit comme travailleurs, soit comme médecins du travail, psychiatres, assistants sociaux, directeurs de relations humaines. Elles voient bien qu'il y a un lien entre les conflits rencontrés au travail -

⁵ *La Névrose de classe*, (1987, rééd 1992, 1999, 2003), Paris : Hommes et groupes. Traduction espagnole, 2013, Buenos Aires : *Del Nuevo Extremo*. Traduction portugaise, 2014, Sao Paulo : *Via lettera*.

⁶ Vincent de Gaulejac, *L'Histoire en héritage*, Paris, Payot, 2012. *Historia de vida, psicoanálisis y sociología clínica*, (2005), en collaboration avec E. Taracena et S. Rodríguez., México : Ed. Universidad de Queretaro.

jusque la récente vague de suicides à France Telecom- et les modes d'organisation au travail.

NVG – C'est quoi au fait la « souffrance au travail » pour des sociétés riches où l'Etat a mis en place un nombre considérable de modes d'assistance qui s'avèrent parfois contradictoires et qui, pour certains, se dégradent en assistanat corrompu, alors qu'il y a tant de sociétés désarticulées, de pays pauvres où la moindre possibilité d'avoir un travail avec un salaire fixe à la fin de la journée, quel qu'il soit, est une chance à saisir -fût-ce au prix de maints sacrifices de son ego personnel...

VdG – Ta question est essentielle. Dans les pays dit « développés », les conditions objectives de travail se sont considérablement améliorées depuis un siècle. Pour autant, ce sont les conditions subjectives qui semblent s'être détériorées. Il y a eu un déplacement de la souffrance traditionnelle de la condition ouvrière du temps de l'ère industrielle ; souffrance due à la pénibilité, aux conditions d'hygiène, à l'exploitation, à l'absence de droits sociaux, à la dureté du travail. La pénibilité physique s'est plutôt améliorée alors que la tension psychique a considérablement augmenté.

NVG – Alors, d'où vient cette « souffrance au travail » aujourd'hui, cette disons presque « angoisse » pour les employés –le mot ouvrier est caduc- des sociétés riches, alors qu'ils ont pour la plupart un restaurant d'entreprise, une association d'entraide pour les loisirs, une médecine du travail, de congés payés, une assurance maladie, une retraite...

VdG –Il nous faut comprendre que l'on n'est plus face à de la « souffrance ouvrière » traditionnelle, mais que cette « nouvelle souffrance », qui se traduit par de la dépression, de l'épuisement professionnel - le « burn-out » - qui touche désormais toutes les catégories de travailleurs et toutes les personnes dans l'échelle hiérarchique...

NVG – N'est-on pas aussi face à une souffrance d'ego non accompli dans une société qui fait croire à une offre de consommation illimitée ?

VdG – Il se trouve que la « souffrance au travail » se fait sentir aujourd'hui dans les pays dit développés, émergents ou en voie de développement – si l'on veut croiser des déterminations de la modernité. En réalité, on constate que nous sommes en face d'un phénomène mondial, un phénomène social total⁷.

NVG – Si l'on revient à ton livre *La Névrose de classe*, publié en 1987 à Paris, qui vient de paraître en traduction à Buenos Aires 26 ans plus tard : en quoi le questionnement de ce livre reste en phase aujourd'hui avec ta réflexion ? Et en quoi cela, tant d'années après sa publication en France, peut-il intéresser les Argentins, et je dirais même, les pays ibéro-

⁷ V. de Gaulejac, *Travail, les raisons de la colère*, Paris, Seuil, 2012.

américains en général, car la *sociologie clinique* intéresse aujourd'hui tout aussi bien les Espagnols, les Chiliens, les Brésiliens, les Colombiens et bien évidemment, les Argentins ?

VdG – Le message principal de ce livre, écrit certes il y a déjà longtemps, était de montrer que les personnes qui changent de position sociale, de classe sociale, sont confrontés à des conflits de loyauté entre leurs origines sociales, leur identité héritée, et leur nouvelle appartenance, leur identité acquise. Les rapports de domination qui sont à l'œuvre dans les rapports sociaux et qui se traduisent par une violence symbolique, sont internalisés produisant des sentiments contradictoires entre honte et fierté, culpabilité et estime de soit, inhibition et ambition... On trouve les mêmes enjeux dans les travaux faits en France par Annie Ernaux, qui racontent très bien comment elle est traversée par ce type de conflits.

NVG – **Peut-on** dire, en extrapolant, que cette *Névrose de classe* est un apport de la Révolution française, une rupture de classe entre Ancien et Nouveau régime social...

VdG – Je ne sais pas si l'on peut extrapoler de la sorte, mais l'on peut dire qu'après la Révolution française, les conflits de classe n'ont pas disparu. Je sais, de par mon histoire familiale, que le fait d'avoir un nom à particule et d'être d'origine aristocratique n'est pas indifférent pour beaucoup de gens. En République, il ne devrait plus y avoir de différences mais ces différences sont toujours actives sur le plan symbolique...

NVG - ... et que dire de la différence d'avoir les yeux bleus ?

VdG – La couleur de la peau, oui, celle des yeux, moins... oui, la couleur de la peau est une dimension essentielle dans les rapports sociaux.

NVG – Ne crois-tu pas que la construction sociale d'une classe dite moyenne était justement une tentative pour surmonter les traumatismes de *Névrose de classe* ?

VdG – Oui, peut-être, il n'en reste pas moins que l'on ne vit pas de la même façon sa propre condition au sein d'une classe moyenne, quand on est employé de la sécu, infirmier, instituteur, enseignant, etc., et selon que ses parents sont ouvriers ou grands bourgeois. Et donc, une même position sociale n'est pas vécue de la même façon, en fonction de l'origine de classe, en fonction de l'histoire, de l'héritage.

L'enjeu est toujours de repérer comment l'histoire participe à la constitution des individus et comment le sujet cherche à se construire comme être autonome. Voilà donc le propos principal de *Névrose de classe*, avec une triple lecture : sociologique de type bourdieusien, psychanalytique de type freudien sur la nature des conflits et leur intériorisation, enfin, une lecture existentialiste de type sartrien sur la façon dont le sujet advient face à ces contradictions : qu'est-ce que « JE » fait de ce que l'on a fait de moi ? Cette réflexion a en particulier comme point de mire la

souffrance des enfants issus de la classe ouvrière ou paysanne qui accèdent à ces classes moyennes.

NVG – Que penser des émigrés ?

VdG – Les enfants d'émigrés peuvent souffrir également **du** conflit de double appartenance, avec un double message parental, car ils doivent être à la fois loyaux et fidèles aux traditions ancestrales du pays d'origine et s'adapter à celles du pays d'accueil. On voit bien que les jeunes filles musulmanes se retrouvent en difficulté dans la société française. Il en est de même, mais de façon différente, pour les garçons. Du coup, la démarche de la *sociologie clinique* se retrouve élargie à l'analyse d'un grand nombre de conflits d'identité liés au changement de position sociale, de pays ou de culture dans les générations et dans sa propre trajectoire.

NVG – C'est étrange, car, qu'en est-il en même temps de la dimension positive et tant louée par les Républicains du fameux « ascenseur social » ? A quoi bon cette « ascension sociale », si c'est pour en faire des névrosés ?

VdG – L'on peut aussi trouver *Névrose de classe* dans la « descente sociale ». Des enfants d'aristocrates ou de grands bourgeois, qui n'ont plus la position occupée par leurs parents ou leurs grands-parents, vivent des conflits aussi intenses bien que différents. Voilà des individus qui ont connu la gloire, la richesse, la considération, et dont la trajectoire est en chute sociale, mais qui essaient de garder les habits de la splendeur perdue, alors qu'ils n'ont plus les conditions objectives ni les moyens pour robes, bijoux, voitures de luxe, etc. Tu trouves des gens qui, habitant traditionnellement dans un quartier bourgeois, alors qu'ils n'en ont plus les moyens, penseraient être « déclassés », s'ils venaient à déménager dans un quartier « populaire ».

Pour revenir à ta question : pourquoi l'Argentine traduit-elle aujourd'hui mon livre *Névrose de classe* ? Quand j'ai écrit ce livre, j'étais loin d'imaginer l'intérêt déclenché dans les pays de l'Amérique Latine comme le Mexique, le Chili, le Brésil ou l'Argentine. Oui, je croyais que la souffrance dont je parlais était davantage une caractéristique des sociétés riches ou dites « développées ». Or, la mondialisation nous montre que la névrose de classe n'est pas le monopole des pays riches. Cependant, je l'ai moins trouvée dans les pays anglo-saxons (aux Etats-Unis, au Canada, par exemple), en particulier par rapport à la question de la « honte ». Les anthropologues distinguent les cultures de la honte et les cultures de la culpabilité. Les pays protestants anglo-saxons seraient plutôt du côté de la honte, alors que les pays catholiques latins seraient plutôt du côté de la culpabilité.

Cela m'a amené à faire un livre sur *Les sources de la honte*.⁸ Il s'agissait de travailler simultanément au cœur de ce qu'il y a de plus intime chez l'individu (l'estime de soi, l'idéal du moi, les valeurs, sa mémoire...) et sur les humiliations familiales ou sociales qui suscitent la honte. Ce sentiment semble de plus en plus exacerbé avec les sociétés narcissiques, qui renvoient à l'individu la responsabilité de sa réussite, de son échec, etc. Je me suis alors rendu compte à quel point l'Argentine était un pays **de** souche européenne. Pratiquement tous les Argentins sont issus de l'émigration européenne. Dans leur mémoire, il y a l'histoire des ouvriers, des paysans qu'ils étaient dans leur pays d'origine en Europe, dans la misère. Certains d'entre eux semblent habités par un sentiment refoulé d'illégitimité de classe.

NVG – Pour l'anecdote, serait-ce la raison pour laquelle les Argentins sont perçus en Amérique Latine comme une population à l'ego surdimensionné ? Il convient de rappeler, plus sérieusement, que l'Argentine a fait au début du XX siècle le plus colossal effort pour construire un projet de nation, à travers l'éducation et la création d'une classe justement moyenne, même si certains, à voir la disparité de fortunes et la ségrégation de classes **s** dans ce pays traversé par des **s** conflits d'états fédérés, considèrent qu'il n'a jamais eu de classe moyenne, que celle-ci demeure une fiction politique, comme la fondation mythique de Buenos Aires dans les poèmes de Borges.

VdG – Il y a là un refoulement profond, qui peut être lu aussi, eu égard **au** massacre des Indiens, lorsqu'il fallut construire, en effet, la nation argentine durant le XIX^e siècle, en s'appropriant à coups de fusil les territoires de la Patagonie ou ceux des frontières avec le Paraguay. La question de la « honte », qui demeure dans la mémoire des filiations où s'entrecroisent les enfants issus d'un père ou d'une mère d'origine indienne, par exemple. Nous sommes en présence de ce « roman familial » que Freud avait analysé sous la forme d'un fantasme selon lequel les enfants abandonnés et tous les enfants malheureux imaginent qu'ils sont issus d'une lignée prestigieuse et qu'un jour la vérité éclatera sur leurs origines véritables. Bien sûr, cela peut aussi s'inverser par rapport, par exemple, aux aristocrates, c'est-à-dire, le fantasme qu'en fait on n'est pas ce que l'on semble être, qu'on se croyait issu d'une lignée prestigieuse, mais qu'en réalité il n'en est rien. Ce fantasme a été repris dans les comptes de Fées. On va se chercher des parents ou une lignée plus distinguée pour se raconter une vie plus estimable, et pour supporter la misère quotidienne. La souffrance peut déclencher une *Névrose de classe*.

Ce fantasme de filiation déclassée, je l'ai retrouvé dans mes enquêtes de terrain conduites dans les pays latins. Je retrouve une communauté de préoccupation ou

⁸ *Les sources de la honte*, Paris, Points – Seuil, 2011. Traduction portugaise, 2007, Sao Paulo : Via lettera. Traduction espagnole, 2008, Buenos Aires: Marmol Izquierdo.

de vécu conflictuel ou de construction identitaire entre l'Italie, la France et l'Espagne, et entre l'Argentine, le Chili, l'Uruguay, le sud du Brésil, le Mexique...

NVG – La névrose de classe est donc le symptôme d'une crise de ceux qui sont en conflit avec leur identité ?

VdG – Dans la traduction argentine, j'ai fait mettre en épilogue une lettre qu'Annie Ernaux m'avait fait parvenir à la lecture de mon livre, le 26 décembre 1987. Elle y disait que mon analyse était juste et importante, mais que le terme *Névrose* l'incommodait, car il semblait figer la dynamique des conflits qui évoluent dans le temps. Pourquoi « pathologiser » la chose, se demandait-elle. Elle avait raison, sauf que le problème auquel j'étais confronté est que le terme pouvant dire la souffrance des intéressés raisonnait tellement avec celui de *Névrose* que je n'ai pas pu en trouver un autre...

NVG – De plus, c'est bien ce terme-là qui tourne le regard sociologique du côté de la psychanalyse. Mais, j'aimerais que l'on tourne le regard vers une question philosophique subjacente, relative à la construction identitaire d'un individu, car il paraît bien réducteur, par trop rassurant en fait, que l'identité d'un être humain tienne uniquement, dans le regard de l'autre, à l'appartenance socioculturelle, à ses filiations. Est-ce uniquement le « socioculturel » qui donne à l'individu sa dimension personnelle, son charisme spirituel ? Sans aller jusqu'à l'injonction christique de « tout quitter pour suivre le chemin, la vérité et la vie », sans aller jusqu'à dire que si tu n'a pas une « Rolex à cinquante ans », alors « tu as raté ta vie », est-ce honneur, argent et classement social qui importent à un être humain sur cette terre ? Qu'en est-il, en somme, de l'identité humaine, de sa filiation planétaire, d'un entre deux entre Terre et Ciel ? Puis, que penser de ces vers de René Char à propos de la condition humaine : « *Notre héritage n'est précédé d'aucun testament* ? ».

VdG – Nous voilà en plein dans la question de l'*assujettissement* et de la libération ou de l'émancipation ; nous voilà dans la pratique à produire, par un sujet confronté au défi d'être un agent historique, sa propre condition ; un sujet capable de prendre à témoin, à distance, ses filiations familiales, historiques, idéologiques pour se faire un nom qui dit plus, au sens qualitatif, que son propre nom en héritage. La série de questions que tu viens de formuler, allant de la sociologie à la philosophie, en passant par la spiritualité, c'est le processus par lequel le sujet ne va plus se définir (pas uniquement) par rapport à ces *assujettissements* ou en réaction à ceux-ci, afin d'advenir à autre chose. Mais cela ne se fait pas par un claquement de doigts. Cela se fait par une longue, délicate et attentive pratique de dégagement de ce qui constitue l'histoire de l'individu. Je suis d'autant plus sensible à ce processus que j'ai découvert ma particule dans le regard des autres...

NVG - Particule d'Armes, Sang, Argent ?

VdG – D'Armes, évidemment ! Neuf siècles d'histoire ! D'ailleurs, au lycée, on m'appelait le vicomte. Or, ma famille, durant mon enfance, n'attachait pas

d'importance à ce statut d'aristocrate. La différence m'a été renvoyée dans le regard des autres. Bien sûr, je suis très fier d'être un Gascon, comme Cyrano de Bergerac. Pour autant, je me suis rendu compte de mon propre assujettissement. Honte et fierté s'entremêlaient : soit pour mettre en avant la particule, soit pour la cacher, afin de ne pas y être réduit. Je vais dire une vérité de Lapalisse de nos jours : le regard d'autrui est un des éléments fondamentaux de la construction de soi, de la reconnaissance, du narcissisme. Il y a donc un travail à produire pour s'approprier les filiations et pour les dépasser ou s'en dégager. Il y a un moment où le sujet identifie l'essentiel pour lui et se construit en fonction de cela. Les valeurs spirituelles, la notion d'humanité en font partie. L'individu construit alors son identité ou sa personnalité indépendamment du qu'en dira-t-on, pour faire un raccourci. C'est alors que la dimension psychanalytique de la *sociologie clinique* devient intéressante (les questions du moi, du ça et du surmoi, par exemple), car l'idéal du moi y est en jeu. Il est au croisement entre le narcissisme et l'intériorisation des filiations ou des idéaux collectifs influents (famille, école, société...). Voilà ce qui m'importe : une condition dynamique du sujet, en tant qu'agent d'historicité, engagé dans le monde.

NVG – Pour conclure notre dialogue, je voudrais revenir un instant sur tes origines gasconnes. J'aimerais savoir ce que tu penses de la petite phrase « *à la fin de l'envoi, je touche* » (Rostand, Cyrano de Bergerac), car cette pièce passe pour être un fleuron de l'identité culturelle à la française. Au-delà de l'idée que ce serait une « promesse de Gascon », j'aimerais savoir si l'on peut y entendre aussi le geste de *dés-as-sujet-tissement* suprême pour un individu qui veut être d'abord soi-même. Autrement dit, il y va du dépassement de la simple condition d'aristocrate ou, comme dira plus tard Nietzsche, du fait que l'individu libéré, qui pense par lui-même, choisit lui-même ses propres filiations. Nietzsche s'amusait, pour illustrer cela, en se disant le « fils de César », rien de moins ! Souvenons-en nous que la Constituante avait cherché à travers l'apostrophe « citoyen ! » une démarche similaire.

VdeG – Tu me touches, sans jeux de mots, en évoquant Cyrano, car les longues tirades de Rostand font partie de la mémoire de ma famille. J'ai été élevé au défi de les réciter sans faute : « *Je jette avec grâce mon feutre, / Je fais lentement l'abandon / Du grand manteau qui me calfeutre, / Et je tire mon espadon; / Éléphant comme Céladon, / Agile comme Scaramouche, / Je vous prévient, cher Mirmidon, / Qu'à la fin de l'envoi, je touche!...* ». Ce personnage contrasté, quel panache ! Il a baigné mon enfance. Tu parlais de Nietzsche, d'avoir l'éthique pour mesure individuelle. Je me souviens justement de ces répliques de Cyrano de Bergerac, mon aïeul en esprit, si j'ose dire : « *Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances. / Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet, / Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet; / Je ne sortirais pas avec, par négligence, / Un affront pas très bien lavé sur la conscience / Jaune encore de sommeil dans le coin de son œil, / Un honneur chiffonné, des scrupules en deuil. / Mais je marche sans rien sur moi qui ne reluisse, Empanaché d'indépendance et de franchise; / Ce n'est pas une taille avantageuse, c'est / Mon âme que je cambre ainsi qu'en un corset, / Et tout couvert d'exploits qu'en rubans je m'attache, / Retroussant mon esprit ainsi qu'une moustache, / Je*

fais, en traversant les groupes et les ronds, / Sonner les vérités comme des éperons ». Ce n'est donc pas l'apparence des « petits marquis » qui compte. C'est la valeur humaine. Ici, l'épée est comme le viaduc qui permet d'accéder à une dimension autre que celle des seules filiations. Bien évidemment, il n'est pas question d'y faire l'éloge de la guerre. On est aussi devant un personnage complexe. Il est un fanfaron qui cherche par maints moyens à se voiler la face (le nez). Il a honte de sa figure. Il cherche à se « la raconter » à « se valoriser » vis-à-vis des dames, notamment, par l'épée, par le verbe haut, rapide et facile, par la réplique qui tue. On voit bien toute la problématique de cet instrument, quand on a l'oreille psychanalytique : « à la fin de l'envoi, je touche » peut avoir donc plusieurs significations, certaines un peu plus cocasses que d'autres.

Rétrospectivement, tout cela me touche et m'amuse, car je vois mieux aujourd'hui les vanités et les limites. Je sais que l'essence d'un homme ne peut pas s'y réduire. Mais en même temps, comme clinicien et comme chercheur, je ne puis ignorer et constater l'importance considérable, fabuleuse et centrale de toutes les figures de reconnaissance (argent, honneurs, pouvoir), leur violence symbolique, dans les rapports sociaux. On est toujours rattrapé par ses filiations. Parfois, on les surmonte, parfois on reste pris dedans.

Enfin, si je crois que la *sociologie clinique* intéresse aujourd'hui au-delà des frontières françaises, c'est que cette méthodologie concerne de questions essentielles chez l'individu, comme la fierté et la honte, le devenir de soi, les conflits des filiations et des identités, les souffrances personnelles, les crises sociales et culturelles, les choix complexes pour bien vivre. La *sociologie clinique* se développe toujours au cœur de contradictions du binôme Individu-Société, entre l'analyse et l'expérience, entre l'objectivité et la subjectivité, entre la permanence des structures sociales et la singularité irréductible de chaque histoire, de chaque famille et de chaque individu. En définitive, l'individu doit choisir, développer son autonomie, se construire comme un sujet décidé à orienter son existence. Si la *sociologie clinique* peut l'aider par sa recherche et sa pratique, nous aurons fait quelque chose de nos travaux et de nos jours.

NVG – Merci, cher Vincent. Bon vent en Argentine. Savoure leur merveilleux rouge *Malbec* de Mendoza et leur sublime blanc *Torrontés* de Salta.

Paris, automne 2013

Nota bene :

Vincent de Gaulejac est professeur de sociologie à l'Université de Paris-Diderot. Blog : <http://www.vincentdegaulejac.com>

Nelson Vallejo-Gomez est responsable du « Programme scientifique Amériques » à la *Fondation Maison des Sciences de l'Homme* (FMSH-Paris). Blog : <http://www.nelsonvallejogomez.org>